

# *Futur (im)parfait*

Scott Benesiinaabandan  
Frances Adair Mckenzie  
Payam Mofidi

commissaire Aaron Pollard  
avec la participation d'Anne Parisien

16 novembre – 14 décembre 2019

## CONTEXTE ET MÉTHODOLOGIE

L'exposition *Futur (im)parfait* et les événements connexes soulignant le 35<sup>e</sup> anniversaire d'OBORO découlent d'un long processus de réflexion et de discussion entre son comité artistique et les membres passés et présents de son équipe et de son conseil d'administration. Au cours de ce processus d'exploration des différentes façons de marquer le passage du temps et d'aborder le travail à venir, nos discussions se sont élargies pour également inclure d'autres artistes et collaborateur.trice.s. Ce que nous avons réuni pour l'exposition ne représente ainsi qu'une infime partie des artistes et pratiques qui se sont croisé.e.s au fil des années dans ce lieu de rencontre qu'est OBORO, un centre hors du commun que nous avons appris à connaître et, surtout, à aimer.

Au début de ce processus, le comité artistique nous a confié la tâche – à ma collègue Anne Parisien et moi – de proposer une exposition de groupe qui aurait pour but de marquer une étape importante dans l'évolution d'OBORO. Ce mandat implique aussi d'offrir une vision pour les prochains 35 ans du centre. Nous avons donc formulé une série de paramètres pour sélectionner des artistes qui, par leurs démarches, pourraient donner un aperçu de l'avenir, tout en gardant un nécessaire point d'ancrage dans la mémoire collective d'OBORO. Dans cette perspective, nous avons considéré des artistes qui connaissent le mandat d'OBORO et qui avaient manifesté leur intérêt à travailler avec nous, mais qui n'avaient pas encore participé à une exposition majeure au centre. Nous avons contacté ces artistes individuellement, tout en sachant que leurs pratiques respectives abordaient déjà ces mêmes questions, bien que de diverses manières. La sélection des projets n'a pas été déterminée d'avance; nos choix se sont plutôt faits au fil des discussions et des réflexions avec les artistes. Cette exposition ne présente que des œuvres inédites.

## CE QUE NOUS RÉSERVE LE FUTUR (IM)PARFAIT

En considérant les œuvres exposées avec un regard tourné vers l'avenir – l'avenir étant une temporalité parmi d'autres –, je voudrais proposer un certain désengagement face à la linéarité, au profit de modes temporels autrement plus élastiques. Alors que l'idée d'un espace-temps malléable nous est relativement familière, ce mode de compréhension du réel demeure tout de même très marginal dans le contexte d'une société obsédée par les objectifs et les processus linéaires. Toutefois, cet espace-temps – aussi insaisissable qu'il puisse paraître – reste un outil très pertinent pour aborder cette exposition, que l'on considère les projets dans leur ensemble ou bien individuellement. Alors que les pratiques de ces artistes se croisent à bien des égards, je crois que les œuvres présentées ici fonctionnent surtout comme une constellation, voire un cosmos, chacune étant un monde en soi, un corps céleste autour duquel gravitent ses semblables.

Avec *I am the sun*, Scott Benesiinaabandan fait justement une référence directe à l'astre qui est notre centre gravitationnel, un astre vu à travers la membrane d'une bâche bleue en plastique. Roulée en forme de cylindre, illuminée de l'intérieur par des diodes électroluminescentes et posée à côté d'une lampe fluorescente, la toile bleue est aussi accompagnée d'une photographie intitulée *..we are medicines wrapped in light..* qui, pour sa part, met en scène cette même bâche, cette fois-ci rétroéclairée. Par-delà le dialogue ludique entre l'objet, l'image de l'objet et le mécanisme de la boîte lumineuse, Benesiinaabandan

se réfère à la possibilité de conférer à une matière banale une signification poétique. La toile – et, plus particulièrement, la lumière bleuâtre qui s'en dégage – est universellement reconnaissable. Pourtant, les objets et images présentés ici relèvent de certaines spécificités culturelles, notamment l'expérience que vit l'artiste lorsqu'il pénètre à l'intérieur des pavillons pédagogiques (gikinoo'amaadiiwigamigag) et à sudation (maadoodsaanag) anichinabés. Utilisée partout en territoire anichinabé comme revêtement de ces architectures traditionnelles, la bâche bleue peut être interprétée comme un tissu connecteur entre les différentes formes que prend la tradition d'une communauté à l'autre. En mettant en lumière la bâche – un matériau accessible et utilitaire employé surtout pour protéger contre les intempéries –, l'artiste soulève ici la question de ce qu'il appelle les « cadres de référence qu'on choisit pour constituer nos mondes ». Par une certaine économie de moyens, Benesiinaabandan met en relief la fausse dichotomie entre tradition et innovation, tout en soulignant l'existence d'objets et d'entités non humaines si souvent oubliés.

*Space Portrait* de Frances Adair Mckenzie aborde des questions liées au transhumanisme et à la subjectivité non humaine. Le titre de l'œuvre est un clin d'œil à *Portrait of Space* (1937), la célèbre photographie de Lee Miller mettant en scène le ciel et un paysage désertique vus de l'intérieur d'un abri de fortune. Mckenzie partage avec Miller son faible pour l'insaisissable. Son univers est peuplé de divers éléments – à la fois immobiles et en mouvement – ici rendus tridimensionnels par la magie de la stéréoscopie : objets, créatures, parties de corps. Mais cette expérience de la réalité virtuelle ne ressemble en rien aux jeux vidéo. Plutôt que de bondir violemment d'une scène à l'autre, le public est invité à contempler cet espace doux et étrange depuis un seul point de vue. Une fois le casque de réalité virtuelle enfilé, on se retrouve en effet au centre d'un univers insolite, tout à fait détaché du monde dit réel. Bien que figé dans un étrange état de statisme, *Space Portrait* mérite qu'on s'y attarde, qu'on lui accorde du temps, de la réflexion. À première vue, ce monde nous semble austère et triste, mais en réalité, il est peuplé d'entités colorées et texturées, toujours présentes, mais qui souvent réussissent tout de même à échapper à notre regard. La plupart des images montrent des accessoires réalisés, modifiés, photographiés et animés par l'artiste. Après un certain temps, on commence à faire des liens entre ces éléments en apparence incongrus et, par le fait même, à ouvrir un espace de réflexion davantage polémique. Certains objets figurant dans l'environnement virtuel se retrouvent également – souvent transformés – dans l'espace d'exposition. Des formes en vitrail et en cire ressemblant à des parties du corps reflètent et réfractent la lumière disponible, faisant preuve d'une présence aussi affirmée que celle de leurs pendants virtuels.

L'installation sculpturale et les projections vidéo de Payam Mofidi sont issues d'un ambitieux corpus intitulé *Corps-Insulaire Colonial*. La sculpture consiste en un bateau pneumatique rempli de figures enveloppées d'une grande toile noire. Le bateau flotte dans un bassin d'eau où plusieurs points lumineux brillent. L'artiste souligne que le nombre de lumières correspond au nombre de pays formant l'Union européenne. Le bateau flotte continuellement, cachant parfois certains des points lumineux par ses mouvements. La partie vidéo de l'installation, présentée dans une salle à part, est composée d'une collection d'archives visuelles et sonores provenant d'Internet ainsi que de l'imagerie propre à l'artiste. Par ces images de la migration forcée, l'artiste cherche à souligner la dislocation existentielle qui est si souvent ignorée lorsqu'une instance quelconque tente de déplacer une population. La pratique de Mofidi occupe cet interstice inconfortable entre la beauté, la poésie et la souffrance humaine incalculable. Les sculptures et projections de l'artiste évoquent ainsi les multiples mouvements de masse actuels et futurs à travers la planète, mettant en lumière les effets dévastateurs des structures de pouvoir sur le corps politique.

Lorsqu'on examine les fondements et le mandat d'OBORO, un important élément s'en dégage : la rencontre des perspectives autochtones, allochtones et diasporiques, souvent à travers un filtre féministe ou postcolonial. En effet, il nous semble évident que n'importe quelle vision axée sur l'avenir se doive de prendre en compte tous ces lieux de rencontre, et toutes les conséquences réelles et possibles qui en découleraient. Que ce soit sur le plan individuel ou collectif, les œuvres présentées ici nous permettent de saisir l'ampleur des risques et des possibilités qu'impliquent ces types d'expérimentation, tout en touchant des sensibilités bien au-delà du moment présent.

— Aaron Pollard

traduction : Simon Brown

**OBORO** un centre dédié à la  
production et à la diffusion  
des arts visuels et médiatiques

4001, rue Berri, porte 301, Montréal (Qc) H2L 4H2  
514.844.3250 oboro@oboro.net www.oboro.net